

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'île

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 41, Number 6 (246), December 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32628ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (1999). L'île. *Liberté*, 41(6), 68–70.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Rêverie

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

L'ÎLE

Arrivèrent des pêcheurs portugais — c'était vers 1550 —, qui lâchèrent sur l'île des taureaux et des vaches pour s'assurer de la disponibilité de la viande fraîche à leurs multiples passages. Et quatre-vingt trois ans s'écoulèrent. Vint John Rose, de Boston, qui trouva huit cents bêtes et alerta des chasseurs qui éliminèrent le troupeau. Et cent cinquante ans passèrent. La mer avançait d'un côté, reculait d'un autre, le croissant de l'île se déformait. Les ouragans se succédaient, et les saisons — assez peu de neige, beaucoup de pluie et de brume. Vint on ne sait qui, voleur, il y a un peu plus de deux cents ans, qui débarqua des chevaux dérobés aux Acadiens de la Nouvelle-Écosse. Et une dizaine d'années passèrent. L'île était toujours incertaine, pour ainsi dire flottante, à la manière des Outer Banks de la Caroline du Nord. On amena des moutons et des cochons, qui devinrent féroces. Et on tua tous les cochons qui dévoraient les cadavres des naufragés. Puis tous les moutons moururent, d'avoir peut-être brouté des plantes toxiques. On introduisit des lapins. Et des rats débarquèrent des navires échoués et en mangèrent un grand nombre. Et on amena des chats pour tuer les rats, mais ils dévorèrent les lapins. Des chasseurs et des chiens vinrent détruire les chats. Et on ramena d'autres lapins. Des harfangs des neiges les mangèrent tous. En 1882, on s'entêta à réintroduire des lapins qui se multiplièrent, si bien qu'il fallut ramener des chats pour contrôler les lapins. Et sept années passèrent.

On importa sept renards pour contrôler les chats, qui dévoraient trop d'oiseaux. Et les renards dévorèrent les chats et les oiseaux qui restaient. L'absence d'oiseaux laissa le champ libre aux sauterelles, qui mangèrent la plupart des plantes. Et des orages emportèrent un grand nombre de sauterelles au large. Des chasseurs éliminèrent les renards. Et les oiseaux revinrent et dévorèrent les sauterelles qui restaient. Et les herbes réapparurent.

Tant et si bien qu'en 1989, si j'ai lu convenablement les résultats des recherches récentes, il ne restait plus sur l'île, à demeure ou de passage, que des chevaux, des phoques et des oiseaux. Et qu'en 1999 les chevaux sont près de deux cents, dit-on.

Ce que je comprends mal, dans cette histoire des animaux de l'île de Sable, c'est comment les chevaux ont survécu à l'éclipse végétale, au temps des sauterelles. Peu importe, puisqu'ils sont toujours là.

Il y a longtemps que je vénère ces chevaux, peut-être parce qu'ils sont si exposés, si perdus. Pas d'écurie là-bas, pas le moindre abri. Les naseaux givrés, ils se serrent les uns contre les autres sous la neige, dans le brouillard et dans le vent qui peut atteindre — c'est Environnement Canada qui le dit — 174 km/h. Un jour, on leur a offert du foin apporté du continent. Au lieu de le manger, ils ont pissé dessus. Quelle leçon ! En 1977, j'ai essayé d'écrire un poème en leur honneur. Le poème n'était pas satisfaisant, mais il m'en reste deux vers auxquels je pense parfois :

*Sans barrière de mots
Nous ne manquons de rien*

Dans ces deux lignes et dans ma tête, quelque chose de coriace a surmonté l'épreuve de la précarité que les animaux de l'île connaissent bien. Faute d'aller les voir, je me contente de barrières de mots et de photos.

Les plus belles sont dans *Wild and Beautiful Sable Island*, de Pat et Rosemarie Keough¹. On y voit tous les animaux de l'île — chevaux, canards et autres oiseaux, animaux marins —, jusqu'aux ossements épars sur le sable. Et les végétaux : orchidées, roses et fraises sauvages, canneberges, iris, plantes insectivores. Des photos du début du siècle montrent des morts, hommes et femmes qui vivaient sur l'île en ce temps-là.

Sous le nom de Marina, l'île est omniprésente dans un livre plus ancien, *The Nymph and the Lamp*, roman du Néo-Écossais Thomas H. Raddall². Je croyais que je ne lirais plus de roman et j'ai lu celui-là, pour l'île. Raddall, qui travailla quelque temps à la station radio, évoque merveilleusement la vie qu'on menait là-bas dans les années vingt. Il trouve le ton de la considération pour les vivants dont l'œuvre de Gabrielle Roy donne beaucoup d'exemples.

Quand, mettant pour la première fois le cap vers l'île de Sable à bord du *Lord Elgin*, l'héroïne du roman, Isabel Jardine, sort du port d'Halifax à la nuit tombante, Raddall suggère qu'elle n'est plus rien devant l'inconnu. À leur manière, Lyall Campbell³ et Barbara J. Christie⁴ évoquent aussi un monde inconnu.

1. A Nahanni Production, 1993, 96 p.

2. Halifax, Nimbus Publishing, 1994, 376 p. (Coll. « Nimbus Classics ». Première édition : 1950.)

3. Historien de l'île dans *Sable Island, Fatal and Fertile Crescent*, Hantsport, NS, Sixth printing February 1994, 104 p.

4. Historienne des chevaux dans *The Horses of Sable Island*, Lawrence-town Beach, NS, Pottersfield Press, 1995, 111 p.